



VIA INJABULO

ENTRETIEN AVEC AMALA DIANOR

Comment avez-vous envisagé votre travail avec les danseurs de la compagnie sud-africaine Via Katlehong ?

Amala Dianor : Mes premières réflexions et envies ont été un peu bousculées lors de ma visite aux Via Katlehong dans le *township*. En rencontrant Buru Mohlabane et Steven Faleni, j'ai découvert des personnes avec une énergie extraordinaire et un engagement dans le travail qui est aussi un engagement civique et politique. Ce qu'ils font est nécessaire à l'activité de cette cité, dans laquelle ils ont acquis un rôle important. J'ai été touché par la réalité du lieu, Katlehong est un *township* avec beaucoup d'habitants qui vivent sans électricité dans un contexte insalubre. La population a été fortement impactée par la crise du covid. J'ai été témoin malgré tout d'une pulsion de vie chez les danseurs de la compagnie. Ils possèdent cette envie de se battre pour un retour à la vie, au plaisir de danser et de reprendre une activité qui est extraordinaire. Il s'agissait presque de créer un « projet pour guérir », c'est-à-dire pour raviver la joie de partager un spectacle, la joie de faire son métier, de danser tout simplement. Le week-end est un moment très festif à Katlehong, lors duquel tous se retrouvent pour manger, discuter, écouter de la musique. Je me suis retrouvé plongé dans cette vie en immersion complète, à faire l'expérience d'un rapport clanique au relationnel, c'était très beau. C'est d'ailleurs cela même l'essence de leur projet : faire un programme ensemble, faciliter une rencontre entre leurs danseurs et des chorégraphes internationaux, rechercher les différences pour trouver un équilibre... Mon projet de départ s'en est trouvé un peu transformé. J'avais envie d'aborder les libertés et le pouvoir enfin acquis après l'apartheid, les problématiques relationnelles entre les communautés noires et blanches, mais aussi la manière dont la jeunesse trouve son chemin à travers cette histoire-là, dans ces nouveaux rapports de force, dans les instabilités et les insécurités d'aujourd'hui. Il s'agissait d'une certaine manière de parler de l'entre-deux, en zoulou *emaphakatini* cet endroit « *in between* » où chacun tente d'exister et de trouver son identité entre les deux extrêmes, entre deux communautés qui coexistent sans aucun partage réel. En découvrant l'énergie du groupe et en travaillant dans le *township*, cette envie de départ s'est modifiée et enrichie pour parler de la joie de se retrouver. J'ai rencontré des artistes très professionnels, avec une exigence anglo-saxonne dans le travail, s'appliquant avec rigueur dans la volonté de réussir et de guérir, comme dit si bien Buru Mohlabane. Certains d'entre eux parcourent une heure et demie de route matin et soir pour venir travailler sans montrer aucun signe de lassitude ou de fatigue. L'investissement est maximal.

Vous avez fait de cette rencontre une vraie ode au partage et à la vie...

Ma pièce s'affiche comme un hymne à la jeunesse, un hymne à la danse et à la musique. Des musiques dérivées de la house à la danse pantsula, la musique fait partie intégrante de la vie du *township* et de la compagnie. L'amapiano, notamment, est très en vogue, un style musical dérivé de la house qui remplit l'espace en permanence, et accompagne les moments de partage, d'engueulades, de réconciliations. Je voulais parler de tout cela dans la pièce, pour donner la part belle à cette énergie de vie joyeuse, pétillante, à cette jeunesse explosive qui danse, tout en montrant le revers de la médaille, la tension inhérente au pays, l'ambiance politique instable et complexe entre les différentes communautés d'Afrique du Sud. L'impossible discussion entre les communautés blanches et noires, les rapports de pouvoir qui sont en négociations constantes... Tout cela entraîne des tensions tangibles dans les relations et discussions au quotidien. Et mon questionnement se déplace aussi à l'endroit de la fête. Quand la fête se termine, que reste-t-il ? Quelle est notre réalité ? Je souhaite être au plus juste de cette jeunesse-là, au plus proche de ses préoccupations.

Comment se retranscrit cette rencontre sur le plateau, l'héritage des Via Katlehong et votre recherche personnelle ?

En tant qu'invité de la compagnie Via Katlehong, il m'importe de ne pas arriver avec un projet tout fait et pensé à l'avance, mais d'être au plus juste de la collaboration. Il s'agit toujours de trouver le juste milieu entre ce que je suis et les personnes avec qui je travaille. Comment rester authentique tout en trouvant un chemin pour faire fusion, union. Parmi les huit danseurs et danseuses qui participent au projet, les types de formation qu'ils et elles ont suivis sont variés, danse contemporaine, pantsula... Leurs milieux et leurs expériences peuvent être atypiques : chanteurs, entrepreneurs ou musiciens, certains et certaines sont dans la compagnie depuis très longtemps, d'autres viennent de l'intégrer. Deux des danseurs de la compagnie sont aussi DJ, ils rêvaient de jouer et de danser sur leur propre musique, nous avons ainsi pensé un dispositif scénique permettant la réalisation de ce rêve. Côté musique et danse, la rencontre des univers a été incroyable. L'amapiano, que j'ai découverte à Katlehong, se construit sur une base de house mais avec un bpm plus lent grâce à la présence de chants zoulous. C'est une musique très planante et entraînante, très douce. Comme l'équipe artistique est capable de tout danser, je me suis plus particulièrement intéressé à la pantsula, qui est un mélange de claquettes, de gumboots (une danse des travailleurs des mines), de house, de hip-hop. Et cela m'a permis de la tisser à mes recherches personnelles, qui sont déjà un métissage entre danse hip-hop, contemporaine et afro. Ce qui m'obsède en tant que chorégraphe dans l'écriture d'un geste dansé, c'est l'énergie qui traverse le mouvement. J'aime particulièrement la rencontre de l'énergie tonique du hip-hop qui se déplace dans le mouvement contemporain pour prendre une nouvelle texture. L'un laissant son empreinte dans l'autre.

Vous aviez déjà créé un spectacle lors d'un projet similaire, d'engagement sur un territoire, qui a vécu le même genre de destin...

J'ai conçu précédemment un projet avec neuf danseurs d'Afrique de l'Ouest dont l'objectif était, de mon point de vue de chorégraphe contemporain, de montrer autre chose de l'Afrique. J'avais alors invité des chorégraphes de trois pays différents : Alioune Diagne du Sénégal, Ladj Koné du Burkina Faso et Naomi Fall du Mali. Ce sont des artistes très actifs sur leur territoire, ils portent des projets, montent des formations, organisent des festivals. Chacun a eu à recruter trois danseurs et j'ai déployé ce projet pour donner une chance à ces jeunes danseurs de se rencontrer et de travailler dans des circonstances différentes. Les neuf interprètes ont travaillé avec chacun des quatre chorégraphes (puisque je m'inscris aussi dans le travail artistique) afin de construire une pièce « à plusieurs voix » avec toute la matière créée lors de ces multiples rencontres. Aider à la professionnalisation de ces jeunes danseurs et, malgré les différences de culture et de pays, continuer à faire du commun, cela participe de la même attention qu'avec les Via Katlehong. Même si je suis très éloigné de ce qu'ils sont et font, l'essence du projet est de créer un vocabulaire nouveau et trouver un équilibre au sein de nos différences. En regard, l'invitation conjointe avec Marco da Silva Ferreira a tout son sens.

Propos recueillis par Moïra Dalant